

L'ART CHEZ LES ANTANDROY

Raymond DECARY

Dans un panorama au nom évocateur « Regards vers le passé », l'Institut des Hautes Etudes de Tananarive présentait en 1960 une exposition d'ensemble qui faisait connaître la grande île malgache dans ses genres de vie, ses coutumes anciennes, dans sa personnalité unique malgré ses variantes locales. Beaucoup, parmi les objets exposés, portaient la marque d'un art indéniable, d'un art que l'on pourrait presque appeler « endémique » en empruntant ce terme aux naturalistes, malgré peut-être quelques très lointaines origines orientales. Art souvent primitif certes, mais affecté d'une sensibilité que l'observateur reconnaît sous une apparence parfois primitive.

Cette première vue d'ensemble, que complétait un catalogue descriptif très illustré¹, était en quelque sorte prolongée, au début de 1963, par une exposition organisée par le Département d'Art et d'Archéologie de l'Université de Madagascar, et consacrée spécialement à l'art sakalava. Alors que la première présentation était plutôt ethnologique et historique, car on y voyait même des manuscrits arabico-malgaches et d'anciens ouvrages imprimés, l'exposition de 1963, consacrée à une seule population individualisée², laissait pressentir par son importance l'ampleur que pourra atteindre le futur Musée national d'Art et de Civilisation malgache.

Il entre sans aucun doute dans les intentions du Département d'Art et d'Archéologie de suivre la voie ouverte par cette exposi-

1. Madagasikara. Regards vers le passé. *Etudes malgaches*. Impri. nat., 1963. I vol. 163 p. av. nombr. pl. Préface de Jean Fontvieille.

2. Art Sakalava. Tananarive, 1963. I br. av. nombr. pl. Préface de Robert Mallet.

tion et de la compléter par d'autres manifestations semblables consacrées aux diverses ethnies. Celles-ci ont toutes leurs caractéristiques sous la couverture que constitue l'unité d'ensemble ; ce que l'on constate en linguistique ou en ethnologie apparaît également en matière artistique. J'essaierai d'apporter dans les pages qui suivent une contribution à l'étude de l'art dans la population antandroy, qui occupe l'extrême sud de Madagascar jusqu'au Cap Ste Marie¹.

*
* *

Le travail du bois, et corrélativement la sculpture, se trouvent facilités par l'abondance en Androy d'un arbre dont le bois se laisse facilement entamer, et qui constitue de grands peuplements, le *fantsiholitra* ou *Alluaudia procera*. Les espèces à grain plus dur, telles que le palissandre, le *nato*, le *katrafay*, etc., sont utilisées aussi, mais dans des cas plus particuliers tels que la fabrication des cannes ou des statues les plus soignées ; nous y reviendrons plus loin.

La décoration la plus courante, et en même temps la plus simple, se voit sur l'habitation elle-même. On sait que la maison antandroy, en planches, est de très faibles dimensions, et que parfois, il est même impossible de s'y tenir debout, sauf tout à fait sous le faite. Les encadrements des trois portes qu'elle possède, la solive horizontale supérieure au-dessus des deux portes de la face nord, sont enjolivés, dans les demeures construites avec soin, de dentelures régulières et épaisses, hautes de 3 à 5 centimètres, et dont la tranche est noircie à l'aide d'un fer rougi au feu. Cette ornementation toujours taillée directement dans la planche, est visible de loin, les parties brûlées se détachant en noir sur le fond jaunâtre clair du bois. A signaler aussi, au village de Zontavy, une case possédant le long des portes une double rangée de ces dentelures.

Les chevrons bordant les pignons de la face nord peuvent aussi être garnis de ces dents².

Cette ornementation ne représente qu'un art embryonnaire, mais elle doit d'autant plus être signalée qu'elle est tout à fait caractéristique de l'habitat antandroy.

1. Je précise dès maintenant que les observations qui vont être rapportées ont presque toutes été faites entre les années 1917 et 1935, c'est-à-dire à une époque où l'art antandroy était absolument pur de toute influence extérieure, européenne ou même merina. Certes, les habitants vendaient alors assez volontiers certains des objets qu'ils fabriquaient aux Européens, mais, à moins de cas exceptionnels sur lesquels il n'y a pas lieu de s'arrêter, ils ne recevaient d'eux aucune directive.

2. Voir sur l'habitation antandroy. R. Decary. L'habitation chez quelques tribus malgaches. *Mém. Institut scientif. Madag.*, Série C, T. IV, 1957, p. 26.

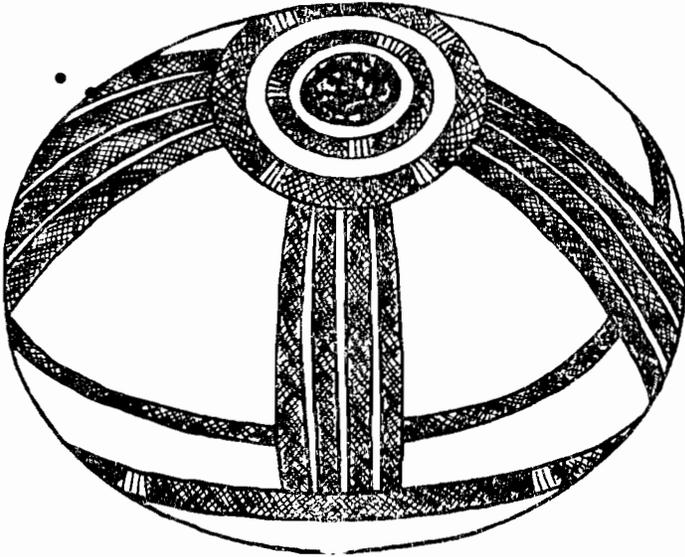


Fig. 1 - Calabasse décorée au trait. Ambovambe.

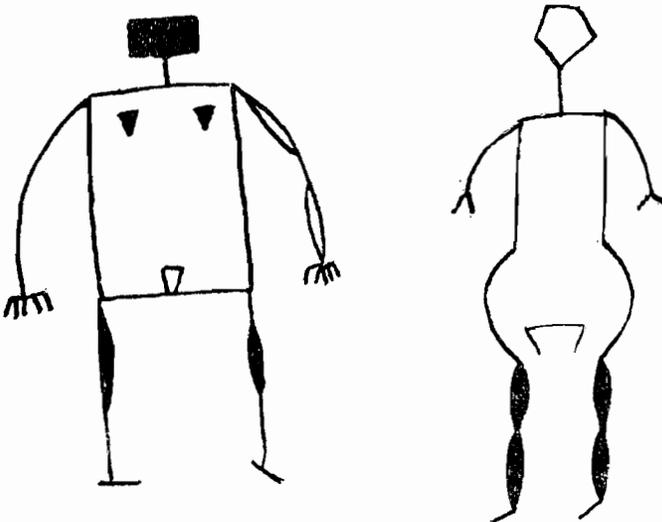


Fig. 2 - Dessins gravés au couteau sur une case. Belavenoke.

Un échelon plus élevé est marqué par les groupes de traits en relief garnissant parfois la planche qui forme rebord de l'étagère basse se trouvant dans toute case antandroy. Cette planche, dont la largeur moyenne est de 10 à 15 centimètres, peut atteindre 2 m 20 à 2 m 40 de long. Elle peut posséder simplement une longue dentelure semblable à celle qu'on a vue sur la façade, mais aussi se couvrir de traits en saillie. Ceux-ci consistent exclusivement en lignes droites ou brisées, formant une suite plus ou moins ordonnée d'angles, de losanges, de rectangles, de figures géométriques variées, dans lesquelles la ligne courbe, plus difficile à tracer d'une façon régulière, n'apparaît jamais. Ces motifs n'ont qu'un faible relief, de l'ordre du demi-centimètre.

La simple gravure au trait était autrefois extrêmement fréquente sur les Calebasses (*korobo*) coupées en deux et employées comme écuelles, et aussi sur celles servant à la conservation du tabac pilé ou du lait caillé (*abobo*) ; elle était, par contre, plus rare sur les grosses Calebasses (*voatavo*) destinées à la conservation de l'eau. La disposition des lignes et des stries laisse paraître un réel souci d'élégance. Tracées avec une pointe fine, elles sont très régulières, et les dépassements par suite de faux mouvements sont rares. Les traits sont noircis avec un mélange de graisse et de poussière et apparaissent en foncé sur le fond jaunâtre de la Calebasse¹. Les auteurs de ces œuvres qui demandaient de la délicatesse de main avaient droit au nom d'artistes plutôt qu'à celui d'artisans (Fig. 1).

Le dessin au trait se retrouve de temps à autre sur les parois des cases, creusé dans le bois tendre. Il représente le plus souvent un bœuf, animal qui occupe une place importante dans les occupations de l'autochtone. Il est toujours figuré de profil ; la bosse est souvent énorme, car elle matérialise la force et la beauté de l'animal ; les cornes sont formées par le prolongement des lignes du dos et de la partie frontale entrecroisées. L'œil est presque toujours omis. Quelquefois, dans les motifs qu'il représente, le dessinateur montre le souci du détail. A Belavenoke, dans le nord-est de l'Androy, des personnages sont figurés avec les mollets épaissis et noircis (Fig. 2). Mais quand les dessins viennent à se compliquer, on constate le manque de technique ; tel est le cas de celui que j'ai eu l'occasion de relever dans une case de Fangidraty, où l'auteur avait représenté un cavalier sur son cheval : l'animal était vu de profil, mais l'homme se trouvait de face, avec les deux jambes du même côté du cheval.

Des dessins un peu analogues se retrouvent sur les planches d'étagères déjà mentionnées. Ils forment un léger relief de deux ou trois millimètres et sont noircis au feu. Ils sont groupés en scènes à deux ou trois personnages ou animaux. Une de ces plan-

1. Sur une Calebasse de Beloha, j'ai noté un motif de tatouage en forme de croix bouclée (*renamby*).

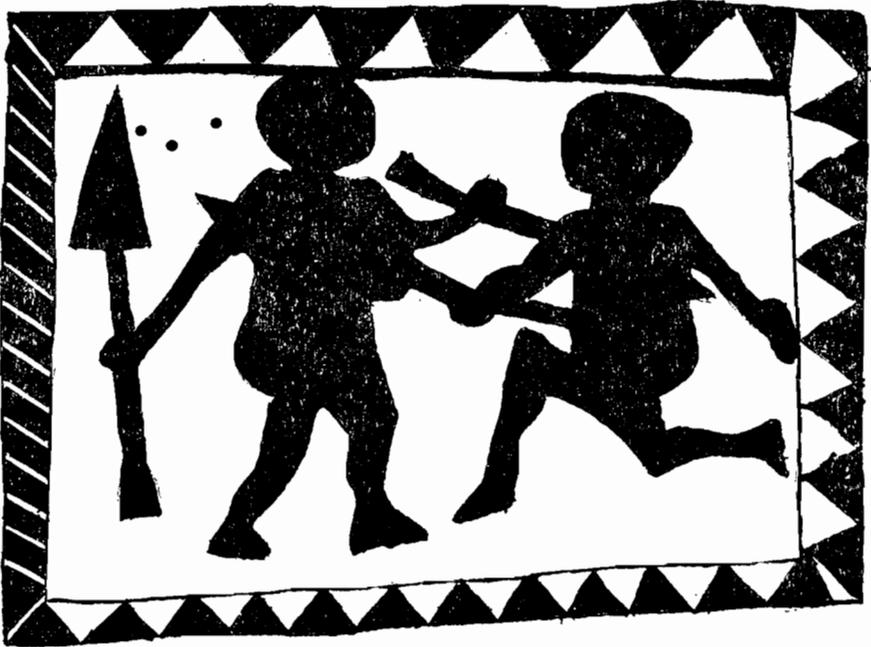


Fig. 3 - Sculpture de planche d'étagère. Beloha.

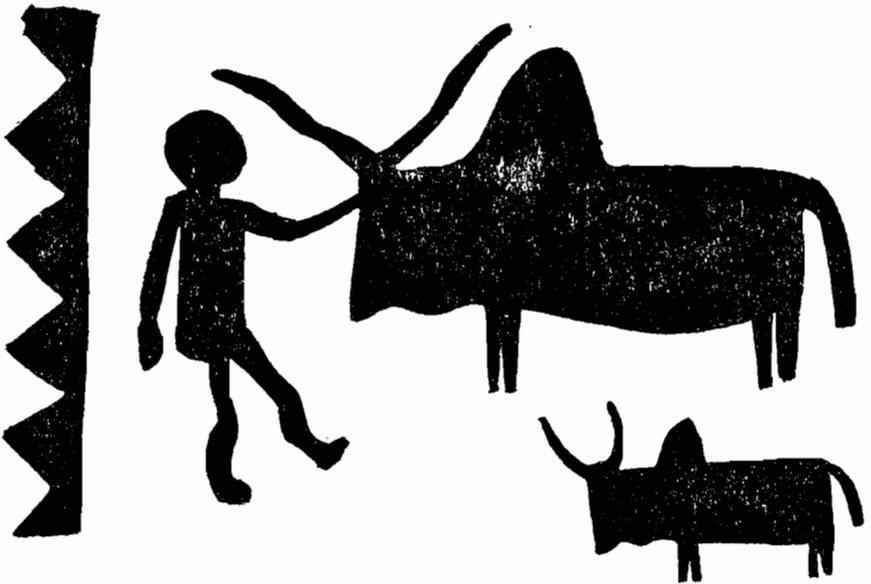


Fig. 4 - Sculpture de planche d'étagère. Beloha.

ches, recueillie à Beloha, montre les scènes suivantes : sanglier attaqué par deux chiens ; deux hommes portant un bagage à l'aide d'un *bao* ou bois de portage ; deux hommes avec un gros chien ; homme assis et bœuf ; deux guerriers se perçant réciproquement d'un coup de sagaie (Fig. 3) ; deux hommes attaquant un sanglier ; crocodile happant un homme par la main ; crocodile saisissant un homme par la tête, pendant que deux autres cherchent à le libérer ; un bœuf, un veau et un homme (Fig. 4). Chacun de ces sujets se trouve dans une sorte de « cartouche », encadré de grosses dentelures ou de stries parallèles, droites ou obliques.

Chez le chef Tsiako, de Soamiry, existait vers 1925 une ancienne planche d'étagère qui dénotait un sens réel des proportions. Les deux extrémités étaient circulaires pour représenter des têtes humaines, avec nez, bouche et yeux ronds ; un rétrécissement indiquait le cou. Sur la longueur de la planche, séparés par des intervalles garnis de dessins géométriques, se voyaient des hommes luttant, des bœufs, des pintades, des crocodiles où les écailles de la queue étaient formées par des croisillons, un homme à cheval, un autre portant une sagaie. L'ensemble n'était pas sans rappeler certains bois de lits du pays merina, antérieurs à l'époque de Radama I^{er}. Précisons cependant qu'il s'agit seulement d'une apparence : l'homme à cheval, évidemment inspiré par la présence de l'officier français, démontre que ce bois n'avait pas été réalisé avant l'occupation de l'Androy par les militaires.

Çà et là existent encore sur les habitations des sculptures d'ordres divers. A Fandihova, entre Behara et Ifotaka, des oiseaux gros comme des pigeons sont fixés sur le faite d'une case. A Antsira près de Tranomaro, au nord-est de l'Androy, une façade s'orne d'un crocodile taillé en pleine planche ; le même saurien se retrouve en deux exemplaires à Beloha sur la case du chef Mahatampitsy, aujourd'hui décédé.

Les cuillers malgaches ont fréquemment un manche plus ou moins sculpté ou décoré ; celles des Antandroy ne le sont que par exception, avec ornementation consistant simplement en lignes droites ou brisées, en relief et noircies¹. Dans la case, ces cuillers sont rassemblées dans des *tahaka*, récipients en vannerie, dont les deux parties s'emboîtent l'une dans l'autre. Le *tahaka* affecte parfois une forme humaine stylisée ; il se rencontre aussi chez les Sakalava.

J'ai dit ailleurs² que, parmi les jouets des petits Malgaches, les poupées ne se rencontraient à Madagascar que dans trois groupes

1. Les cuillers aux manches compliqués de sculptures souvent délicates des populations occidentales ne servent pas, en principe, pour l'usage journalier ; leur fabrication s'est développée depuis une cinquantaine d'années sous l'influence des Européens qui les achètent volontiers.

2. R. Decary. Poupées malgaches et comoriennes. *Revue de Madag.* 1937, n° 20, p. 46. L'article contient la photo de cette statuette.

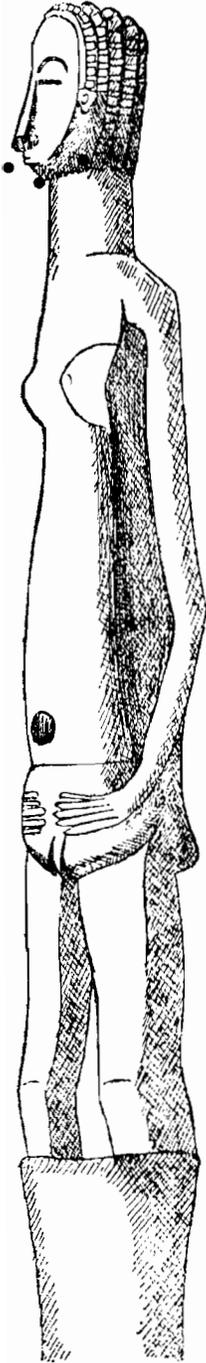


Fig 5 - Sommet de canne sculptée. Bejoaha.

ethniques, Antandroy, Betsimisaraka et Merina. Chez les premiers, d'ailleurs, il ne m'a été donné d'en voir qu'une seule fois, dans la région de Beloha, et encore était-elle, en quelque sorte, « accidentelle ». C'est une statuette en bois dur, haute de 35 centimètres, et dont l'aspect rappelle beaucoup la statuette I-21 figurée dans « Regards vers le passé », qui provient, elle aussi, de la même partie de l'Extrême Sud. Cette poupée, qui se trouve aujourd'hui dans les collections du Musée de l'Homme, a la main droite posée sur la bouche ; les yeux sont indiqués par deux perles blanches. Un morceau d'étoffe est fixé autour des reins à l'aide d'un peu de cire de *lokombitsika*. Une fillette la portait dans son dos, maintenue par le *lamba* serré, à la mode indigène ; elle ne consentit à s'en défaire que contre remise d'une petite glace et de plusieurs colliers de perles.

Dans la région d'Antanimora, les Antandroy aisés se servent parfois dans leur sommeil d'une sorte d'oreiller, ou plutôt d'appui-tête en bois épais. Cet objet est formé d'un cadre quadrangulaire ajouré, d'une vingtaine de centimètres de côté, à l'intérieur duquel sont sculptés deux oiseaux côte à côte. Les quatre faces du cadre sont garnies de dessins en croissants de lune opposés deux à deux, évidemment inspirés des *aloalo* mahafaly. Ces appuis-tête, qui portent le nom de *onda* marquent un remarquable sens artistique ; ils accompagnent en général leur propriétaire dans le tombeau et la tête du cadavre repose sur cet oreiller de bois¹.

L'Antandroy ne marche jamais les mains vides. Quand il ne porte pas une hache, un *filoto* ou une sagaie, il tient une longue canne en bois de palissandre ou de *katrafay*, dont l'extrémité peut se terminer par une statuette représentant le plus souvent un corps de femme. Le sommet de canne représenté ici (Fig. 5) provient de Beloha. La figurine, haute de 22 centimètres, est caractérisée par la finesse du travail ; elle montre cependant une certaine exagération dans la longueur du corps et des bras. Quelquefois aussi, la canne se garnit d'un serpent rampant le long du bois ou s'enroulant en hélice autour d'une partie de sa longueur.

Mais chez les Antandroy, l'art, à l'égal de celui des Sakalava et des Mahafaly, est surtout de nature funéraire¹. Les effigies humaines se rencontrent surtout sur les tombes ou *valavato* des chefs de clan, des nobles, des gens riches, notamment dans les parties nord et ouest de l'Androy (Renivavé, Analavé, Afondraosa, Antemanatse, etc.) ; elles maintiennent les morts dans la mémoire de ceux qui restent. Les personnages présentent souvent un certain manque de proportion des membres, avec les jambes légèrement fléchies, le bras droit plié et la main ramenée sur la bouche, le bras gauche allongé.

Ces statues, même lorsque, par exception, il en existe plusieurs

1. R. Decary. La mort et les coutumes funéraires à Madagascar. Paris, 1962, p. 285.

sur un même tombeau, sont toujours isolées ; le sculpteur d'autrefois ne connaissait pas le groupe. Elles atteignent jusqu'à 1 m 50 de haut ; elles sont généralement en bois dur, moins périssable que le *fantsiholitra*. Sur celles de petite taille, des perles blanches, des clous de cuivre ou même des morceaux de verre de bouteille marquent les yeux. Les sourcils sont formés par le prolongement courbé et divergent des lignes limitant le nez. La coiffure, formée autrefois de boules identiques chez les deux sexes, est indiquée par un entrecroisement de sillons sur le sommet de la tête, donnant ainsi des alignements de petits carrés en relief. Le sexe, surtout le sexe mâle, est souvent exagéré, mais il semble que, chez les Antandroy on ne retrouve pas le même développement de pensée érotique que chez les Sakalava¹. Enfin les pieds reposent sur un piquet avec lequel ils ne font qu'un, et qui est enfoncé entre les pierres du tombeau ; la bille de bois initiale, dont la partie supérieure est travaillée, a toute sa moitié inférieure effilée grossièrement pour être insérée dans la superstructure de la tombe.

Parfois aussi l'artiste a voulu représenter des personnages habillés. Sur un tombeau de la famille du chef des Afondraosa à Beloha sont figurés trois tirailleurs et un officier avec son casque en train de saluer. Au nord d'Antanimora, un tombeau de tirailleur de la guerre de 1914 se surmonte d'une statue de malgache vêtu à l'européenne, mais porteur d'un fusil et de la croix de guerre ; elle est abritée par une petite toiture.

A côté de ces représentations humaines, il faut aussi mentionner les *aloalo*, ces longues planches sculptées à jour, bien connues que les habitants de l'Androy occidental et nord-occidental ont « empruntées » à leurs voisins mahafaly. Les clans Antehodo et Antandrefa ont en effet acheté autrefois aux rois Mahafaly le droit de posséder des *aloalo*, puis peu à peu, certains clans voisins adoptèrent la même coutume. Le plus souvent ces *aloalo* étaient simplement fabriqués et livrés par les Mahafaly, mais quelques Antandroy, les prenant comme modèles, en ont aussi confectionné eux-mêmes. Ces imitations n'ont jamais eu la finesse des œuvres mahafaly. Souvent, du reste, l'Antandroy tournait la principale difficulté en supprimant sur l'*aloalo* de son crû le plateau terminal consacré à la petite scène classique à plusieurs personnages, et le sommet était simplement formé par un cercle évidé avec croix centrale et pourtour creusé de sillons. Enfin, comme on l'a vu pour les dentelures des maisons, les parties en relief étaient toutes noircies par l'application d'un fer rouge.

A toutes ces sculptures qui se trouvent sur les tombes « habitées » viennent s'ajouter celles des cénotaphes commémoratifs. Ces mémoriaux portent aussi le nom d'*aloalo*, mais ceux-ci n'ont

1. Sur aucun monument funéraire antandroy, je n'ai vu figurée de scène d'accouplement.

rien de commun avec ceux dont il vient d'être question : ce sont des statues humaines, analogues à celles des tombes ; elles symbolisent les disparus dont les ossements n'ont pu être rapportés au pays. Un homme sera représenté tenant à la main fusil ou sagaie ; s'il s'agit d'une femme, elle est en général figurée nue, un bras légèrement replié cachant le sexe, et la tête surmontée d'un objet quelconque, lui-même sculpté, *sobika* ou calebasse.

La corne ne donne pas lieu à production artistique particulière. Les anciennes cornes à poudre des guerriers n'étaient pas travaillées ; celles qu'emploient les sorciers pour la confection de leurs *aoly* ou talismans sont seulement garnies de rangs serrés de perles de couleur, disposées avec minutie. Une seule fois, j'ai pu découvrir, chez un sorcier, une pointe de corne taillée au couteau, de façon à représenter un corps féminin aux proportions bien observées.

Si le fer n'offre pour l'Antandroy que peu d'occasions de travail ayant quelque caractère artistique¹, il n'en est pas de même pour le cuivre qui se laisse travailler plus facilement et a, de ce fait, toujours été très apprécié ; mais la rareté du métal provenant soit d'étuis de cartouches de tirailleurs, soit de débris de fil télégraphique, n'a jamais permis aux artisans locaux de beaucoup développer leurs possibilités.

On fabrique cependant, en cuivre, des boîtes plates à livret individuel, décorées de rangées de stries ou de petites lignes en demi-cercle ; parfois même, l'artiste « repousse » un peu le métal. On fabriquait aussi autrefois, pour la ceinture du guerrier, un ornement spécial, le *fiamina*. Il était formé d'une petite plaque de bois, longue d'une douzaine de centimètres, recouverte de fer dans son quart supérieur, et de cuivre travaillé sur le reste de sa surface. Sur la plaque de cuivre existent toujours des dessins de petites sagaies (Fig. 6). Ce *fiamina* devait posséder une vertu protectrice ou magique, mais je n'ai pu obtenir de précision à ce sujet.

Comme le *fiamina*, le *volando* appartient au passé. C'était une boîte cylindrique recouverte d'une enveloppe de cuivre travaillé, et qui contenait une réserve de graisse pour la coiffure. Les Antandroy de nos jours portent les cheveux courts, et la graisse est devenue inutile.

L'argent, représenté par nos anciennes pièces de cinq francs connues sous le nom de piastres, a permis aux forgerons du début du siècle, de fabriquer de nombreux bijoux d'un goût souvent très sûr.

Avant 1920, l'habitant de l'Extrême Sud ne connaissait guère qu'un seul bijou en argent, le *vangovango*, sorte de manille presque sans décoration. Vers 1922 apparurent les *tsitera*, dont les

1. On peut cependant signaler les sagaies d'apparat, entièrement en métal de la lame au talon, et qui sont d'une réelle élégance.

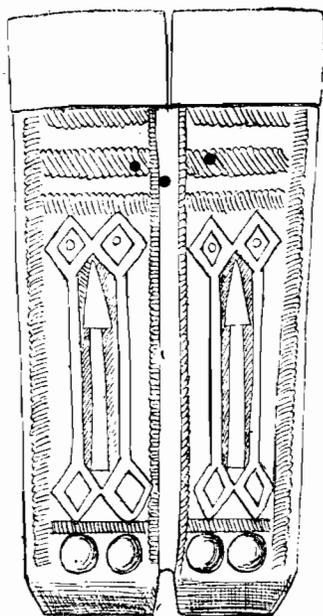


Fig. 6 - Fiamina en cuivre. Beloha.

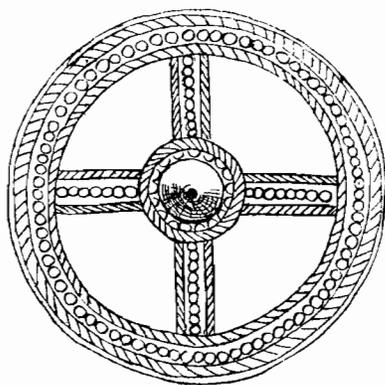


Fig. 7 - Fela en argent. Ambavombé.

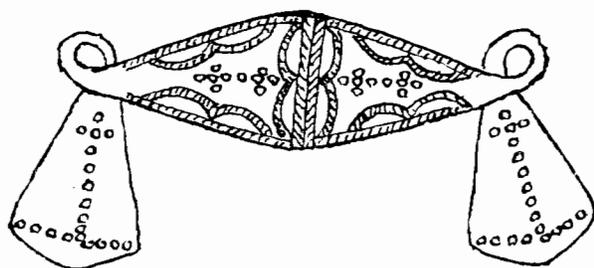


Fig. 8 - Pendentif en argent. Environs d'Ambavombé.

premiers exemplaires naquirent en Anosy, mais qui connurent aussitôt la grande faveur des Antandroy, hommes et femmes. Le *tsitera* consiste essentiellement en une plaque d'argent faisant le tour du poignet et divisée en bandes de nombre variable (une à cinq) ; ces bandes sont séparées par des vides de même largeur qu'elles ou, plus fréquemment par de simples sillons. On obtient ainsi une imitation des galons militaires, depuis le sergent (une bande ou un galon) jusqu'au colonel (cinq bandes parallèles) ; leur ornementation, toujours soignée, consiste en traits, stries, petits cercles et arcs de cercle. Les noms spécifiques de ces éléments bracelets, très recherchés des femmes européennes, sont caractéristiques : *tsitera serzen*, *letenan*, *kapoteny*, *kommandan*, *goranely*. La fabrication en est arrêtée depuis bien des années en raison du manque de métal.

En argent également sont les *fela* portés par les femmes. Elles en ont emprunté le modèle à ceux que les guerriers portaient au front, et qui étaient taillés dans un fond de spire de *Conus*. Les *fela* devenus bijoux sont de jolis disques d'un diamètre de 5 à 8 centimètres, surmontés d'un petit cône percé d'un trou par lequel passe l'attache (Fig. 7). Ils sont portés comme des pendentifs, fixés à une ficelle nue, ou incorporés dans un collier de perles de couleur.

Les femmes ont encore divers autres bijoux d'argent, le *bokotse*, le *rehelatse*, pendentif d'oreille qui scintille au soleil comme l'éclair (*helatse*) etc. Je représente ici (Fig. 8) un de ces bijoux, en raison de son élégance ; il est d'ailleurs assez rare et ne porte pas de nom spécial. Il est dérivé du *fanery* qui servait autrefois de tournevis pour le fusil du guerrier. Les deux lamelles triangulaires du *fanery*, au lieu d'être jointes par leur sommet, se trouvent chacune à l'extrémité d'une barrette horizontale en argent massif, simulant un peu, par son élargissement central, une de ces grosses perles de cornaline qui entrent dans la composition de tant de colliers malgaches.

Les bijoux en or sont inconnus des Antandroy.

Grands amateurs de perles de couleur comme tous les Malgaches, perles dont beaucoup possèdent un sens magique ou rituel, les Antandroy savent les disposer en colliers agréables à regarder, avec leur mélange polychrome, au milieu duquel s'intercalent de petits ornements en argent dits *voetsy*.

Les perles de verre de plus petite taille ou parfois aussi, surtout autrefois, de petites perles en étain (*firaka*), sont employées pour border, en dispositions toujours harmonieuses, les deux extrémités de certaines étoffes (*salaka*) tissées par les femmes. Les plus beaux de ces tissus, et en même temps les plus larges, dans lesquels la soie se mélange au coton, sont les *tsimarootimo*¹, privilège des riches, garnis d'une large bordure de perles multi-

1. Littéralement : (dont il n'y a) pas beaucoup dans le Sud.

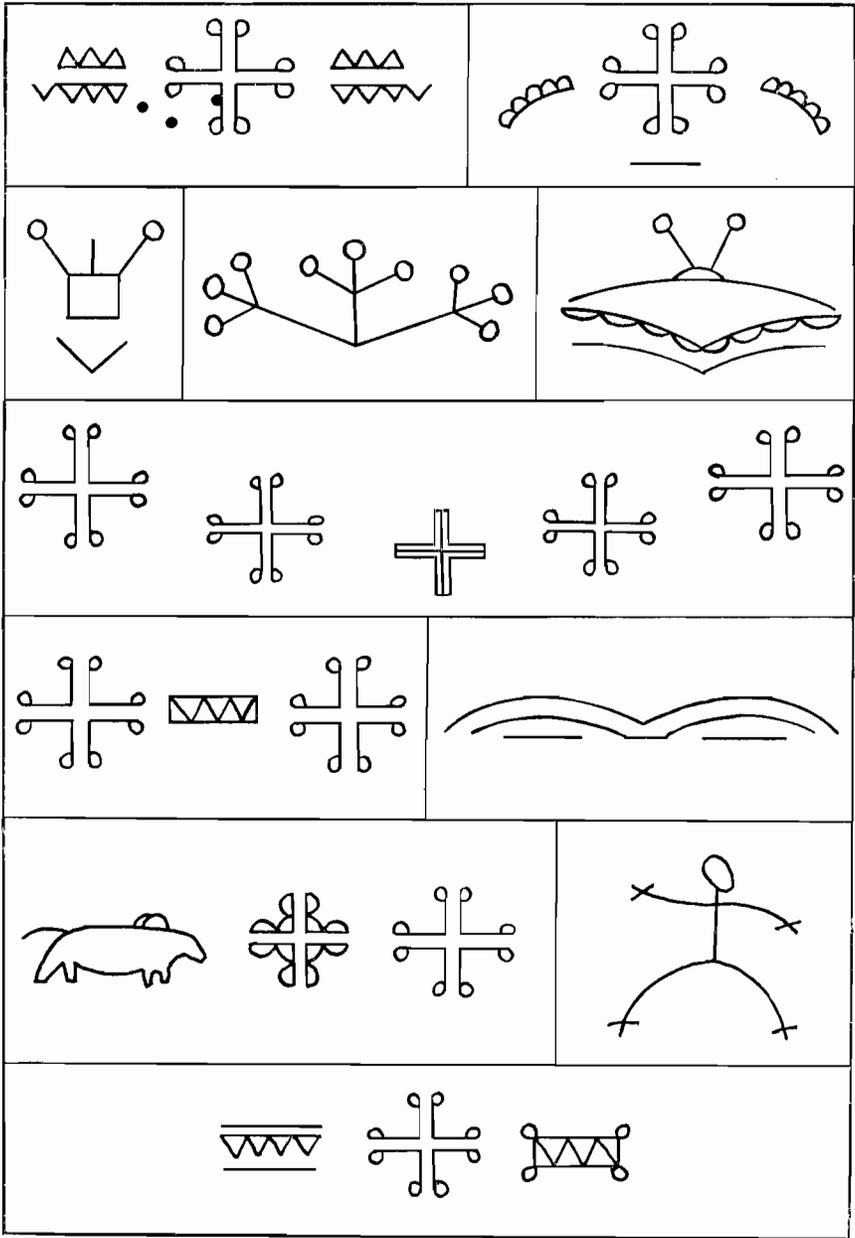


Fig. 9 - Modèles de tatoage tandroy

colores. Ils ont à peu près disparu de nos jours en raison de la concurrence que leur ont faite les *lamba* d'origine betsileo. Lors de l'Exposition « Regards vers le passé », les visiteurs pouvaient voir deux *salaka* aux extrémités parées de perles disposées en forme de croix grecques¹.

La mode des tatouages, qui n'est guère plus maintenant qu'un souvenir a représenté enfin une incontestable manifestation artistique². Les tatouages, appelés *tsivarioka* chez les Antanosy, portent chez les Antandroy le nom de *tombokalanana*³ ; ils existent depuis des temps très anciens, sans doute avec signification religieuse ou magique, mais ont pris, vers les années 1920-1925, un extraordinaire développement chez les femmes surtout, mais aussi chez les hommes. Ils perdaient alors en grande partie leur sens rituel pour devenir simplement ornementaux — et même érotiques quand ils se trouvaient au voisinage du pubis ou des reins. « C'est un bijou qu'on a dans la peau » m'a déclaré un jour une femme tatouée.

Les tatouages qui, en raison de leur nombre initial relativement faible, n'avaient guère appelé l'attention des premiers explorateurs ou voyageurs, furent d'abord, chez les Antandroy, d'allure très primitive. Puis, après la pénétration française et la multiplication des écoles, des dessinateurs se révélèrent, qui surent combiner et réaliser certains modèles nouveaux, quelquefois de véritables ensembles. C'est alors que le tatouage, bien que sa technique fût assez douloureuse, fit véritablement fureur pendant un certain nombre d'années, au point que les femmes allaient jusqu'à se faire inscrire sur les bras les noms de leurs maris ou amants successifs.

Mais comme toute mode, celle-ci n'eut qu'un temps. La vogue en dura une vingtaine d'années, puis diminua peu à peu. Le tatouage est une chose du passé, *taloha* ; ses dessins deviennent moins visibles avec les années et se fondent dans la couleur de la peau.

Certains *tombokalanana* étaient réalisés avec une vraie sûreté de main, et ceux de la poitrine notamment permettaient d'obtenir de jolis ensembles. La croix bouclée ou *renamby*, la trace de ver ou *lianolitse*, le *tokotelo*, groupe de trois points ou trépied de marmite, etc., finement tatoués et sans fautes de dessin, permettaient de nombreuses combinaisons dans lesquelles s'intercalaient de temps à autre des représentations d'hommes ou de bœufs. Les quelques dessins reproduits (Fig. 9) donnent une idée de la richesse

1. Madagasikara ; regards vers le passé, p. 70 avec trois photos de ces tissus.

2. Raymond Decary. Les tatouages chez les indigènes de Madagascar. *Journ. Soc. Africanistes*. T.V., 1935, p. 1-40 av. 241 dessins.

3. *Tomboka*, marquage, tatouage ; *alanana*, nom du *sikily* arrangé sur quatre lignes et quatre rangs.

de cette floraison qui se trouva coïncider avec la grande vogue des *tsitera* d'argent. Floraison qui fut d'ailleurs encore plus exubérante chez les Antanosy voisins.

*
**

Sans avoir la prétention d'être exhaustif, le présent travail a fait à peu près le tour des anciennes manifestations artistiques chez les Antandroy. Mettant les tatouages à part, je crois intéressant de rappeler, ainsi que je l'écrivais déjà en 1933¹, combien le métier du forgeron, travailleur du métal, a évolué depuis le début du siècle. Tandis que l'art de la sculpture et celui du tissage n'ont guère progressé, le forgeron, fabriquant moins d'outils et d'armes, et plus de bijoux que jadis, a su se perfectionner et affiner son goût.

Qu'en est-il aujourd'hui du progrès de l'Antandroy ? Il ne m'appartient pas de le dire ; mais si l'on en juge d'après certaines photographies de tombeaux modernes, cimentés et décorés de peintures, on peut, semble-t-il, se demander si le passé n'est pas supérieur au présent.

1. R. Decary. L'Androy, essai de monographie régionale, T. II, 1933, p. 136.